

—C'est absurde ! repliqua-t-il.

—En quoi donc ?

—Quel intérêt aurions-nous à vous tromper ?

Maurice ne répondit pas tout de suite.

Il regarda fixement son interlocuteur puis, après un instant de silence, il dit d'une voix basse et sèche :

—Écoutez-moi... écoutez-moi tous deux... et si vous m'avez menti, si l'homme que j'ai frappé n'était point Lartigues, si Lartigues est vivant et si vous le rencontrez un jour, dites-lui ceci de la part de son fils :—Je suis venu au monde avec le sang de mon père dans les veines et tous ses mauvais instincts dans l'âme... Je suis né assassin comme lui !... Je porte sur mon front et au fond de mon cœur la tache originelle qui me vient de lui, et pourtant je vaudrais mieux qu'il ne valait ! Les criminels les plus endurcis gardent une sorte d'honneur dans le crime... Il ne l'a pas gardé ! Quand vous m'avez dit que j'avais frappé mon père, vous m'avez vu pâlir et chanceler... Vous avez supposé que l'horreur, l'épouvante et le remords n'affaiblissent... C'était vrai dans le premier moment, mais depuis j'ai réfléchi, je me suis souvenu, et aujourd'hui je n'ai qu'un regret, c'est que Pierre Lartigues expirant n'ait pas su que je suis son fils, à lui, le lâche, le scélérat, l'infâme, qui me faisait naître dans une prison, après avoir voulu jeter ma mère innocente à la guillotine qui me réclamera tôt ou tard ! Vivant ou mort qu'il soit maudit !

Maurice se tut.

Les deux complices étaient épouvantés de la voix du jeune homme, de son attitude menaçante, de l'espèce de sombre délire qui dictait ses paroles.

Lartigues sentait un frisson courir sur sa chair ; une sueur glacée mouillait ses tempes.

—Souvenez-vous ! reprit le fils d'Aimée Joubert d'un ton plus calme et, si mon père existe, répétez-lui ce que vous venez d'entendre !

—Parbleu ! répondit Verdier avec un rire contraint, nous n'aurons garde d'oublier votre tirade, qui ferait grand effet dans un drame mais je vous répète que votre père est mort...

—Hélas ! oui ! Il n'est que trop mort ! crut devoir ajouter Lartigues lui-même, et c'est fâcheux, car il ne manquerait point de vous admirer ! Il se retrouverait en vous et vous trouverait absolument digne de lui ! Maintenant, parlons d'autre chose...

—De quoi ? demanda Maurice.

—Dois-je m'occuper de chimie ?...

—Oui. Je vais faire en sorte que nous ayons, à bref délai, besoin d'acide prussique.

—Bravo !...

En ce moment Dominique parut sur le seuil du petit hôtel et, une serviette à la main, s'avança vers nos personnages.

Le muet venait les avertir que le déjeuner était servi.

Sa pantomime expressive suppléait admirablement à la parole absente.

Elle fut comprise et les misérables, qui venaient de traiter des projets de nouveaux crimes aussi froidement que des négociants honorables traitent des projets d'affaires, allèrent se mettre à table où les attendait un repas d'une finesse exquise, car ils étaient gourmands tous trois, et Dominique, à ses qualités de mutisme et de discrétion, unissait les talents hors ligne d'un cuisinier de premier ordre.

V

Laissons s'attabler les trois membres de la société des Cinq et prions nos lecteurs de franchir avec nous la muraille qui séparait le petit jardin de la rue de Suresne, du grand jardin de la rue de la Ville-l'Évêque, hôtel transformé en pensionnat par Mme Dubief.

On n'a pas oublié, du moins nous l'espérons, que deux mois auparavant Simone était entrée dans ce pensionnat comme surveillante de la lingerie.

Madame Dubief avait bien jugé la protégée de Marie Bressolles et de Gabriel Servet, et lui accordait sans restriction une confiance dont elle la sentait digne.

La jeune fille faisait d'ailleurs tout ce qui dépendait d'elle pour ne point démentir de cette confiance.

Jamais la lingerie n'avait été si bien tenue et le linge des pensionnaires en si bon état.

Grâce à l'activité de Simone il était devenu possible de supprimer deux ouvrières, ce qui constituait pour la maîtresse du pensionnat une notable économie.

Simone avait quitté son humble logement de la rue Git-le-Cœur.

Son pauvre petit mobilier, qu'elle tenait à conserver quoi qu'il fût absolument sans valeur, garnissait maintenant une chambre au troisième étage du vieil hôtel, chambre située près de la lingerie, indépendante des dortoirs, et prenant jour sur les jardins.

C'est dans cette chambre que Simone passait ses dimanches, quand elle n'allait pas rendre visite à ses protecteurs.

Le jour où nous retrouvons la jeune fille était un samedi.

L'enfant abandonnée de Valentine Dharville avait retrouvé sa santé et sa vigueur juvéniles.

Les fraîches couleurs reparaissaient sur ses joues si longtemps pâlies par la souffrance.

Alerte, joyeuse, infatigable, elle allait et venait de la lingerie aux dortoirs, plaçant sur chaque lit de fer le linge de chaque pensionnaire pour le dimanche matin.

Deux ouvrières de l'atelier dont elle avait la direction l'aidaient dans cette tâche.

Elle se faisait obéir en parlant poliment et d'une voix très douce.

Chacun de ses ordres était accompagné d'un sourire, aussi les ouvrières l'adoraient.

L'une d'elles, que l'on nommait Justine, seule en ce moment dans un dortoir avec sa compagne, dit tout à coup, en posant un petit paquet soigneusement plié sur le pied d'un lit bien blanc :

—C'est drôle ! Les trois quarts des pensionnaires de madame, quand elles ont filé, et que par conséquent, je ne les vois plus, je les oublie tout de suite. Quinze jours après je ne me rappelle seulement pas leurs noms ; eh bien ! chaque fois que je m'approche du lit que voilà, je pense tout de suite à celle qui l'occupait il y a six mois... à Mlle Marie Bressolles.

—Pardine, moi aussi j'y pense !... répondit la seconde ouvrière, occupée de la même besogne un peu plus loin. Comment pourrait-on l'oublier, la chère mignonne, après les souvenirs qu'elle a laissés ici ?... Elle était si gentille, si bonne, si généreuse !... Combien de fois nous a-t-elle glissé une pièce blanche dans la main pour nous remercier de lui bien arranger son linge !... Elle ne nous devait rien cependant... Nous étions payées pour ça...

—Oui... oui... reprit la première, c'était une pensionnaire comme on n'en voit pas souvent.

—Elle est bien malade, à ce qu'il paraît !

—Oui, j'ai entendu madame qui en parlait à Mlle Simone...

—Même que mamselle Simone pleurait comme une fontaine...

—Ça se comprend, ma chère... Mamselle Simone est entrée chez Mme Dubief sur la recommandation de Mlle Marie et de son père... Elle a bon cœur, elle est reconnaissante, et naturellement ça lui faisait du chagrin de savoir que la pauvre jeune fille était en danger...

—Pauvre petite, si elle venait à mourir, quel malheur !

—Oh ! oui, quel malheur ! Impossible de ne pas l'aimer ! C'est comme mamselle Simone... elle est arrivée ici après nous, et on lui a donné tout de suite autorité sur nous... Eh bien ! on ne peut s'empêcher de lui porter amitié... Elle est aussi bonne que l'était Mlle Marie...

En ce moment, Simone entra.

—Justine, ma fille, dit-elle, vous causerez à l'atelier tant que vous voudrez... Pour le moment achevons vite notre besogne... Madame peut venir faire sa visite...

—Nous parlons de Mlle Marie Bressolles et de sa maladie... répliqua Justine. En avez-vous des nouvelles, mamselle Simone, depuis ces derniers jours ?

—Hélas, non ! Je voulais aller à l'hôtel de la rue

de Verneuil, avec la permission de Mme Dubief prendre des nouvelles...

—Et vous n'y êtes point allée ?...

—Non !

—Pourquoi ?

—J'avais peur qu'on me réponde encore que mademoiselle ne peut voir personne... Ce qui signifie qu'elle va plus mal... ou tout au moins qu'elle ne va pas mieux...

—Vous n'avez point demandé à parler à son papa ou à sa maman ?...

—J'ai eu peur de paraître indiscret.

Justine allait sans doute formuler quelque question nouvelle.

Elle n'en eut pas le temps.

Une voix cria du rez-de-chaussée :

—Mlle Simone...

La jeune fille sortit du dortoir et se pencha sur la rampe de l'escalier en demandant :

—Qui m'appelle ?...

—C'est moi, mamselle... répondit le concierge.

—Que me voulez-vous ?...

—Mamselle, c'est une lettre...

—Une lettre pour moi ?... fit Simone étonnée...

—Oui... Votre nom est sur l'enveloppe... Je vous la monterais bien, mais mes jambes sont vieilles...

—Je vais la chercher... attendez...

—La jeune fille descendit prestement les trois étages et se trouva près du concierge qui tenait une lettre à la main.

—C'est bien étonnant, murmurait Simone. Qui peut m'écrire... C'est la première fois que ça m'arrive... Je connais si peu de monde... Est-ce positivement pour moi ?...

—Dame ! ça m'en a tout l'air... Regardez...

Simone prit l'enveloppe.

La souscription était ainsi conçue :

Mlle Simone

lingère

chez Mme Dubief, institutrice,
rue de la Ville-l'Évêque,

PARIS.

—C'est bien pour moi... impossible d'en douter. Merci...

Et Simone remonta quelques marches de l'escalier, très intriguée de savoir de qui lui venait cette lettre.

A mi-chemin entre le rez-de-chaussée et le premier étage elle s'arrêta, décacheta l'enveloppe, et d'un regard en parcourut rapidement le contenu.

Ses yeux se remplirent aussitôt de larmes, tandis que ses lèvres bégayaient :

—Ah ! pauvre enfant !...

La lettre, d'une écriture tremblée, était de Marie Bressolles.

Voici ce qu'elle contenait :

J'ai su, ma chère Simone, que vous étiez venue plusieurs fois prendre de mes nouvelles, mais que vous n'aviez pas pu me voir, ni voir mon père... J'étais malade, bien malade. Aujourd'hui, quoique je sois loin d'être en convalescence, je vais un peu mieux. Je serais heureuse de vous embrasser, ma chère Simone.

C'est demain dimanche, votre jour de sortie.

Si vous pouvez venir rue de Verneuil, vous me ferez grand plaisir, car vous savez que je vous aime...

Vous êtes heureuse, vous !... Vous êtes guérie... C'est à mon tour d'être malade... Vous êtes guérie... et je vais peut-être mourir...

A demain, n'est-ce pas ?

Votre amie,

MARIE BRESSOLLES.

Simone relut deux fois cette lettre en pleurant à chaudes larmes.

—Mourir !... balbutia-t-elle en s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Elle parle de mourir !... Oh ! ce n'est pas possible !... Dieu serait trop cruel s'il appelait à lui cet ange qui traverse la vie en répandant des bienfaits sur son paassage !... Ah ! oui, certes, j'irai demain... Et je demanderai à madame la permission de partir de bonne heure...

A cette minute précise, Mme Dubief parut au bas de l'escalier qu'elle s'appropriait à gravir pour aller faire, aux dortoirs sa visite d'inspection de chaque samedi.

Elle vit S

—Qu'avez

ton affectue

A cette q

Elle ne p

lettre qu'ell

Simone, r

nature d'éli

connaissanc

Elle n'ou

qu'elle deva

tuelle, si ca

nir tranqui

Sans une

donné sa vi

sacrifice, no

monde la pl

Mme Dubi

—Ainsi q

triste... Sa

Je suis cert

de son état

—Ah ! n

Simone, do

—Votre

reprit Mm

Bressolles.

—Ah ! d

lui dois tou

ici... Je do

—Je ne

Je sais qu

Vous comp

neuil ?...

—Oui, m

mission de

—Je vou

seulement

son... Je

solles.

—Oui, m

La maîtr

èrent ense

son travail

en ordre.

Simone,

de Mme D

La persp

tout entie

Elle se

solles, d'al

Servet, qu

et d'avoir

qu'elle sav

Les heu

éut encore

sée de rev

Depuis

montré da

En deho

assistait p

guère que

Gibray, po

à la suite

Presque

heures au

Paul de

vif plaisir.

tère lui se

se sentait

En outre

vie au Pal

il était he

son fils bo